

Le noeud du nous ou les commissions, prise 2

Gilles Perron

Number 148, Winter 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1687ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, G. (2008). Le noeud du nous ou les commissions, prise 2. *Québec français*, (148), 28–28.

Le nœud du nous ou les commissions, prise 2

par Gilles Perron

On pourrait commencer par une question essentielle et existentielle, digne d'un débat des chefs à RDS : qui, de Mario Dumont (qui demeure le seul adéquate connu même si son parti a fait élire 41 députés) ou d'André Drouin (le citoyen le plus célèbre de Hérouxville), peut réclamer la paternité du spectacle à grand déploiement sur les accommodements raisonnables ? Il serait important de connaître la réponse, pour savoir à qui les grandes chaînes d'information devront verser des droits d'auteur. Je pencherais plutôt, n'en déplaise au conseiller mauricien, pour monsieur Mario (son nouveau statut m'oblige à le respecter, d'où le monsieur ; lorsqu'il sera premier ministre, j'ajouterai son nom de famille). On peut parfois se demander ce que deux intellectuels respectés tels que Gérard Bouchard et Charles Taylor sont allés faire dans cette galère. Évidemment, il doit être fort difficile de dire non à un premier ministre aussi charismatique que Jean Charest. Et encore plus de résister à l'idée de devenir le nouveau John Gomery, quitte à diviser la gloire en deux.

On a souvent parlé d'un boîte de Pandore pour qualifier le débat sur les accommodement raisonnables. Mais de cette boîte ne surgissent que des fantômes connus. Les gens se présentent aux audiences comme ils téléphonent aux lignes ouvertes. Untel trouve que les immigrants, s'ils veulent venir ici, doivent vivre comme nous, selon nos valeurs ; et des immigrants sont d'accord avec lui. Unetelle affirme que les immigrants sont notre avenir et qu'il faut être tolérants ; et des immigrants pensent comme lui. Untel est convaincu que les accommodements raisonnables ne le sont pas ; et des immigrants l'appuient. Unetelle constate qu'on ne donne pas aux immigrants les moyens de s'intégrer ; et forcément, des immigrants sont d'accord. Et ce n'est pas tout. Des femmes disent que le port du hijab est une atteinte à leur dignité ; d'autres sont convaincues que c'est une question strictement personnelle. Certains veulent une société entièrement laïque ; d'autres, comme le maire de Saguenay, veulent qu'on s'affirme comme société catholique. Vous en voulez encore ?

Alors, jusqu'ici, je n'ai pas appris grand-chose de cette commission thérapeutique. Il paraîtrait qu'il y a au Québec un malaise identitaire. Ah bon ? Et c'est nouveau, ça ? Combien de livres ont été publiés sur le sujet depuis *Canadiens et Canadiens* (1954) de Michel Brunet, en passant par *Le Canadien français et son double* (1972) de Jean Bouthillette, jusqu'au tout récent *Nous* (2007) de Jean-François Lisée ? On ne les compte plus. L'identité, individuelle ou collective, se fait par la rencontre de l'Autre : autrefois c'était l'Anglais, et aussi le Français dans les années 1960, qui nous permettaient de dire ce que nous étions. Il faut lire (ou relire) *Prochain épisode* (1965) d'Hubert Aquin pour saisir à quel point la peur ou la haine de l'autre est souvent une incapacité à être soi-même.



Aujourd'hui, les Autres sont plusieurs : est-ce donc si différent ? Au fond, si on voulait clarifier la définition de l'identité, on pourrait dire simplement : je suis ce que je ne suis pas. C'est bien ce que faisaient les conseillers de Hérouxville en écrivant : « Ici, nous ne lapidons pas ! » Devant l'immigrant, monsieur ou madame tout-le-monde-en-parle réagit avec angoisse et se dit : je ne suis pas comme lui. Je ne sais pas clairement ce que je suis, mais je sais ce que je ne suis pas. Ce n'est pas parce que je ne suis pas sûr de ce que je suis que je ne sais pas ce que je ne suis pas. Vous me suivez ?

Ce sera désormais aux commissaires Bouchard et Taylor, lorsque sera venu le temps de rédiger leur rapport, de s'accommoder l'un de l'autre pour tirer des recommandations utiles de tout ce qu'ils auront lu et entendu d'intelligent ou de farfêlé durant ces derniers mois. Auront-ils appris quelque chose, eux qui sont des esprits éclairés ? Ils retiendront certainement la nécessité que les normes sociales soient basées sur des valeurs collectives. Ils auront peut-être constaté que pour affirmer et défendre ses valeurs il faut parfois un certain courage : le grand rêve du multiculturalisme canadien, tel qu'imaginé par le père de Justin Trudeau, nous a durablement contaminé. Pourtant, l'écrivain Neil Bissoondath, venu de Trinidad, a bien fait voir que, pour intégrer les immigrants, la politique canadienne du multiculturalisme a été un échec (*Le marché aux illusions*, 1995). Il n'y a pas de mal à circonscrire sa culture et à demander aux nouveaux arrivants d'y souscrire : les pays d'Europe centrale ne s'en privent pas et le font bien mieux que nous. Mais la manière de faire est importante : le projet de citoyenneté du Parti québécois, à cet égard, est mal formulé. C'est une demi-mesure pour un demi-pays. Il est ridicule de refuser la citoyenneté à quelqu'un qu'on accepte de garder chez soi. Ce qu'il faut, c'est obtenir d'Ottawa la capacité d'exiger la maîtrise du français pour l'obtention de la citoyenneté canadienne lorsque le lieu de résidence est le Québec, comme ça se fait en Suisse et comme le font les Flamands belges pour le néerlandais. Ou alors, il faut se décider une fois pour toutes à faire l'indépendance. Mais ça, c'est une autre histoire...

* Coordonnateur à la direction des ressources humaines, cégep de Limoilou